

*Elle attendait sur le quai. Elle repensait aux derniers jours passés avec celles qu'elle avait considérées comme ses amies. Un malaise persistait en elle. Ses pensées furent interrompues par l'arrivée du train. La porte s'ouvrit, elle mit un pied sur la première marche, leva la tête et s'arrêta brusquement.*

Elle regarda son poignet et s'aperçut qu'elle avait oublié sa montre dans le gîte. L'objet devait être posé sur la table de nuit de la chambre qu'elle avait occupée pendant une semaine. Elle resta quelques secondes immobile, à mi-chemin entre le sas à bagages et l'allée centrale. Pendant ce court instant, le séjour lui revint en mémoire. Elles étaient trois, se connaissaient depuis longtemps et se faisaient une joie de ces quelques jours au bord de la mer.

Mais voilà, peu à peu, quelques tensions étaient nées entre elles pour devenir quotidiennes, voire pesantes et au bout du compte, elle avait accueilli la fin de la semaine avec un certain soulagement mêlé d'une grande désillusion. Leur séparation avait été brève et son instinct lui avait murmuré, comme une voie insistante, qu'elle ne les reverrait pas.

Bah, tant pis ! Gisèle haussa alors les épaules, réalisa que cela n'avait aucune importance et alla s'asseoir avec précaution à la place qui lui était attribuée. Elle chassa de ses pensées toute déception. Tant pis pour la montre, rien ne devenait précieux. Les gens sont ainsi et à son âge, les flots de questions intérieures devenaient inutiles. Elle s'installa confortablement, bercée par le mouvement léger.

Elle aimait les trains.

De retour dans son modeste appartement, elle continua à s'accrocher à cela. Les trains passaient régulièrement devant chez elle et elle n'en manquait aucun. Car Gisèle accusait presque 89 ans. Certes, elle se levait encore seule, mais elle sentait bien que c'était de plus en plus pénible. Mais elle était têtue. Elle s'accrochait, elle voulait croire qu'il lui restait beaucoup de saisons à voir, de ciels à contempler. Et surtout, surtout, les trains.

Celui-là était à l'heure. Le 07h45. Elle l'entendait venir de loin, de très loin. Pourtant, la vieille dame n'avait plus l'ouïe fine depuis longtemps, mais quand sa pendule indiquait 7h40, elle se sentait curieusement envahie par une étrange euphorie. C'était comme si elle avait rendez-vous avec quelqu'un, une âme soeur venue de nulle part et partant on ne sait où.

Le train passa très vite et les yeux usés le détaillèrent le temps d'un instant. Du haut de son 3ème étage, elle avait une vue d'ensemble sur les wagons et restait la tête tournée, jusqu'à ce qu'il disparaisse au loin, laissant des rails vides et encore tremblants.

Et voilà, elle avait le temps avant le prochain, qui passait à 11h46. En général, elle commençait à l'entendre à l'heure où elle ouvrait son frigo pour préparer son repas. Elle s'obstinait à vouloir tout faire et à continuer de tenir son petit appartement le plus propre possible. La seule chose à laquelle elle avait consentie, c'est la venue, deux fois par semaine d'une aide à domicile, qui complétait le plus gros du ménage et qui l'aidait à faire ses courses.

Peu de trains circulaient là où elle habitait, car c'était une petite gare. Gisèle savait donc depuis longtemps tous les horaires par coeur, semaine et week-end compris.

Elle faisait sourire sa fille, Véronique, qui lui rendait visite régulièrement. Celle-ci l'avait vertement réprimandée quand elle avait appris qu'elle était rentrée seule de son séjour. Mais elle n'avait obtenu que des réponses évasives et avait abandonné. Elle savait sa mère têtue et espérait qu'elle se réconcilierait avec ses amies. En attendant, elle se moquait d'elle gentiment quand l'heure arrivait, car la vieille dame commençait à se tortiller sur sa chaise.

- Maman, ce n'est qu'un train, tu l'as déjà vu cent fois, mille fois !
- Oui, je sais, ma fille, mais j'aime bien, j'aime bien..

Et elle se levait lentement, se postait à sa fenêtre et restait là, le regard rivé sur la voie ferrée, presque perdu. Puis, après le passage habituel du monstre d'acier, elle revenait s'asseoir et reprenait la conversation là où elle en était restée. Véronique haussait les épaules et ne disait rien. Que dire ? Elle aurait peut-être la même attitude, arrivée à son âge.

Puis, à l'heure du thé, le 16h56 s'annonçait avec le cri aigu de la bouilloire. Là encore, Gisèle se levait, en profitait pour appuyer sur le bouton et restait derrière la vitre.

Il n'y avait pas beaucoup de passages, comme nous l'avons dit, mais c'était cela, le quotidien de la vieille dame. La précieuse pendule, le bruit sur les rails.

Selon les saisons, elle l'entendait plus ou moins bien. Mais là, on était au milieu de l'été et la brise annonçait son arrivée quelquefois plus tôt que d'habitude. Ainsi, un matin, Gisèle fronça les sourcils devant la fenêtre. Son précieux train venait juste de passer. Contrariée, elle revint s'asseoir en soupirant. Elle l'avait manqué et c'était rare, très rare. Maintenant, elle faisait la moue, pestant tout fort contre elle-même. A ces moments-là, il ne valait mieux pas lui parler du beau temps, du soleil ou des charmes de l'été ! Gisèle s'en fichait. Mais ces moments-là étaient rares. Elle retrouvait vite sa lucidité et surveillait l'heure plus que jamais.

Puis il se passa une chose étrange. C'était un soir d'été comme les autres, un peu lourd. Un de ces moments où on se traînait un peu, on l'on sentait sa peau qui collait aux vêtements. La vieille dame était assise devant la télé, un grand verre d'eau à la main. Car les recommandations avaient, comme chaque année, été nombreuses, il fallait boire pour ne pas se déshydrater ! Oui, Gisèle le savait, elle protestait énergiquement qu'elle n'était pas encore sénile et qu'elle en avait conscience ! Bien sûr, on n'osait pas l'engueuler, vu son grand âge. Malgré tout, Véronique était repartie en lui laissant quelques bouteilles d'eau sur sa table de cuisine, à portée de main.

C'est alors que l'horloge du salon sonna 19h00 et qu'un bruit familier se fit entendre.

La vieille dame leva la tête, surprise. Elle se leva le plus vite qu'elle put et faillit trébucher contre un meuble. Derrière sa fenêtre, elle vit un train passer, un train étrange, coloré, avec au moins une dizaine de wagons.

Il circulait lentement, très lentement. Gisèle eut largement le temps de le regarder, la bouche ouverte d'étonnement. Elle porta la main à sa poitrine, soudain prise d'une angoisse indescriptible. Puis, après quelques secondes, il prit de la vitesse et disparut très vite.

Il n'y avait jamais de train à cette heure-là, d'où sortait celui-ci, de quelle gare, de quelle ville ? Après un dernier coup d'oeil à la pendule, elle resta quelques secondes, debout, se tenant à une chaise, les yeux dans le vide. C'est sûr, elle allait en parler à sa fille, même si celle-ci la regarderait encore avec un sourire en coin.

C'est ce qui se passa, immanquablement. Après l'avoir écoutée, Véronique haussa lentement les épaules.

- Et alors, maman, c'est peut-être un horaire spécial, un train qui aurait beaucoup de retard, ça arrive, tu sais ?
- Non, je suis sûre que non.. Il était très bizarre, plein de couleurs..
- Comment ça, plein de couleurs ?
- Eh bien, il y avait du rouge, du jaune et du violet, je crois. Et puis il est passé vite, je n'ai pas eu le temps de tout voir.
- Maman, tu es sûre de ne pas avoir pris trop de cachets ?

Et voilà ! Elle s'attendait à ce genre de remarque. Comme toujours. On ne la croyait jamais..

Véronique ne dit plus rien et observa Gisèle, inquiète.

- Tu es sûre que tu vas bien, maman ?
- Oui, oui...
- Bon.. Mais je t'en prie, repose-toi, prends bien tes médicaments mais ne dépasse pas la dose. Et arrête un peu de penser à ces trains !

Elle était marrante, Véronique ! Ne plus y penser, alors qu'elle n'avait que cela à faire ! Ne plus regarder l'heure et leur passage, alors qu'elle avait tout le temps de ne pas les manquer ! Oui, Gisèle avait le temps, elle avait même l'impression que chaque jour qui passait était un morceau d'éternité, où les choses, figées dans les souvenirs, se recouvraient un peu plus chaque soir d'un léger nuage de poussière. Oui, la vieille dame avait le temps et sa vie, souvent, lui apparaissait aussi lasse et vaine que les aiguilles de la pendule qui continuaient leur course effrénée. Alors, dans ces moments-là, elle ressentait un grand froid à l'intérieur, un sentiment étrange de fin. Sa fin.

Mais pas question de raconter tout cela à sa fille. Elle était tellement aux petits soins avec elle, tellement attentionnée et aimante. Gisèle ne voulait pas l'inquiéter outre mesure.

C'était son seul enfant et elle venait la voir régulièrement, en dehors des autres visites. Et cela, elle appréciait, mais l'exprimait rarement.

La chaleur était bien là. Gisèle ne sortait guère, préférant rester dans l'ombre de son appartement, les stores à demi-clos. Elle s'affairait quand même, époussetant les meubles çà et là, déplaçant les photos trônant sur les grandes commodes. Il y avait toutes les époques représentées, toutes les étapes de sa longue vie.

De son mariage jusqu'aux visages souriants de ses petits-enfants, en passant par sa fille sur la plage, son petit seau à la main. Elle pensa à son petit-fils et à sa petite-fille. Elle ne les avait pas vus depuis un certain temps. Habitant à l'étranger, ils avaient une vie bien remplie, mais aux dernières nouvelles, ils avaient promis de bientôt lui rendre visite.

Alors Gisèle patientait. Elle allait de pièce en pièce, histoire de vérifier que tout était en ordre, que chaque chose était à sa place. Seuls les trois trains de la journée qu'elle ne pouvait manquer constituaient une rupture dans sa routine. Son aide à domicile, Audrey, venait juste de la quitter, son frigo était plein et le ménage était fait. Elles avaient conversé, parlant un peu de tout, de la vie, du temps qui fait, des souvenirs qui s'amoncellent. La sympathique jeune femme prenait le temps de l'écouter et la faisait même rire. La vieille dame n'était pas isolée, heureusement. Pourtant, elle se sentait faible depuis quelque temps, ses forces déclinaient.

Elle sursauta quand le dernier train de la journée passa. Elle le regarda jusqu'à ce qu'il disparaisse et ne put s'empêcher de penser à celui, mystérieux, qui n'était pas réapparu. Plusieurs jours passèrent et elle finit par l'oublier. Après tout, Véronique avait peut-être raison, elle avait sans doute abusé ce jour-là de médicaments sans s'en rendre compte. Celle-ci en fut soulagée.

- Ah, je préfère te savoir comme cela, maman ! Mais fais attention à tes dosages, au besoin, vois cela avec Audrey. D'accord ?
- Oui, ma fille, ne t'inquiètes pas.
- Bon. Tiens, je t'ai apporté quelques gourmandises, mais ne mange pas tout d'un coup !
- Merci, j'essaierai.
- Je te trouve fatiguée, tu es sûre que tu dors bien ? Que tu fais bien ta sieste tous les jours ?
- Oui, mais j'ai l'impression d'être tout le temps épuisée. Ca doit être la chaleur.
- Oui, sans doute. Ecoute, on ira faire le point chez le médecin, on en profitera pour renouveler ton ordonnance.
- D'accord. D'accord.

Véronique l'embrassa et la laissa, non sans la regarder avec une certaine inquiétude, avant de fermer doucement la porte. Elle se promet de ne plus l'embêter avec ces histoires de trains, après tout, si ça distrait sa mère..

Le lendemain, après le passage du 16h56, Gisèle entreprit de ranger des papiers. Ainsi occupée, elle ne se rendit pas compte que presque deux heures avaient passé. Quand 19h00 sonnèrent, la vieille dame fit un bond sur sa chaise. Ce n'est pas la pendule qui la fit sursauter, mais ce bruit de ferraille roulante au lointain, ce son régulier qui se rapprochait. La pâleur envahit son visage parcheminé et s'aidant des coins de la table, elle se posta en tremblant à la fenêtre. C'était le même engin coloré, long, incroyablement long,

qui passa lentement. Portant ses mains à la gorge, Gisèle sentit à la fois du chaud et du froid l'envahir, une sensation indéfinissable qui la laissait vide de volonté.

Le train inconnu s'arrêta presque et reprit de la vitesse. Alors, en un instant, il disparut, ne laissant même pas l'écho du moindre bruit derrière lui.

Quand elle revint s'asseoir, bouleversée, elle regarda ses boîtes de médicaments. Non, elle n'avait pas pris de dose en trop, oui, elle était lucide, éveillée. Puis, soudain, prise d'un élan mystérieux, elle se rendit dans sa chambre et ouvrit la grande armoire qui trônait près de son lit. Elle en sortit une valise usée qui avait appartenu à son défunt mari et sans réfléchir, entassa plusieurs vêtements à l'intérieur.

Elle ne comprenait pas pourquoi elle faisait cela, elle savait juste qu'elle devait faire ses bagages.

Quand Véronique découvrit tout cela, elle regarda sa mère, effarée.

- Mais qu'est-ce que tu as fait, maman, pourquoi tu as rempli cette valise ? Tu m'as pourtant dit que tu ne voulais plus partir depuis la dernière fois !
- Je sais, je sais.. Disons que j'ai voulu m'occuper.. Et je ne mets plus ces affaires, pourquoi tu ne les donnerais pas ?

Sa fille mit quelques secondes à répondre, les bras ballants.

- Les donner, mais tu as toujours dit que tu ne laisserais personne les porter !
- Oui, mais.. Pourquoi pas ? Elles prennent de la place..
- Bon, on verra.. Si tu y tiens.. J'ai pris rendez-vous chez le médecin pour la semaine prochaine. En attendant, n'en fais pas trop et repose-toi, d'accord ?
- Oui, ne t'en fais pas.

Sur cette réponse à peine rassurante, elle partit, de plus en plus angoissée. Elle n'avait jamais vu sa mère comme cela et se promit de venir plus souvent.

Quelques jours passèrent ainsi. Une douce torpeur demeurait et la chaleur dominait. Gisèle rangeait, retrouvant une énergie venue de nulle part, à la fois stimulante et oppressante.

Elle se surprit à guetter le train et se postait tous les jours à sa fenêtre peu avant 19h00. Mais il ne venait pas, laissant la vieille dame frustrée et chagrinée. Elle n'aurait pas pu expliquer cet état anxieux qui l'envahissait, cette impression de ne plus exister.

Pour se rassurer, elle consultait alors son calendrier. Ce drôle de train était apparu à exactement 8 jours d'intervalles. Donc, si ses calculs étaient justes, il reviendrait le lendemain soir. A la même heure.

Cette nuit-là, Gisèle prit une grande résolution. Tandis que dehors, la petite brise chaude de l'été faisait doucement bouger les rideaux de sa fenêtre entrouverte, elle resta

longtemps éveillée, ne trouvant le sommeil qu'après avoir décidé que, cette fois, c'est elle qui viendrait vers lui.

Il était 18h15 et Gisèle se leva péniblement. Elle s'appuya fortement sur sa canne et regarda le ciel à travers la grande baie du salon. Il lui sembla que les nuages avaient quelque peu accéléré leur course et que le vent s'était levé, donnant un peu de fraîcheur à cette douce et chaude soirée d'été. La vieille dame avait fait une longue sieste et se sentait reposée, prête à sortir, à prendre l'air. Elle réalisa à peine qu'elle n'avait pas entendu le dernier train de la journée et n'y pensa plus.

Elle prit une veste légère, se redonna un coup de brosse et contempla un moment son reflet dans la glace. Elle vit un visage constellé de rides entouré de beaux cheveux à peine blancs, avec, pour toile de fond, un regard vif et profond, empli de tant de choses, de tant de vie.

Elle tourna le dos à son image et prit ses clefs, ses papiers et son petit sac à main noir. Finalement, elle laissa la valise sur son lit, trop lourde à porter. Elle ferma son appartement, et eut soudain l'impression qu'elle le quittait à jamais, laissant derrière elle le résumé de toute une existence chargée, où chaque chose était investie du témoignage heureux ou malheureux d'évènements que l'on voudrait, au fond, ne jamais oublier.

Elle sortit de l'immeuble et se dirigea lentement vers le petit espace vert, situé juste en bas de chez elle. Elle aimait ce petit havre de paix, orné de quelques bancs et de jolis parterres de fleurs variées et colorées, malgré qu'elle n'y soit pas retournée depuis un bon moment.

A peine s'était-elle installée qu'un voisin l'aperçut et vint s'asseoir près d'elle, demandant de ses nouvelles. Car ici, tout le monde connaissait Gisèle ! Dès qu'elle mettait le nez dehors, tout le monde qui passait venait s'enquérir de sa santé et parler de choses et d'autres. La vieille dame souriait et répondait toujours gentiment, doucement et prenait part à la conversation.

Mais ce soir-là, elle demeurait silencieuse et se contenta de hocher la tête avec un murmure. L'homme n'insista pas et lui souhaita une bonne soirée en souriant. Une demi-heure passa et une jeune femme s'approcha d'elle.

- Bonsoir Gisèle, comment allez-vous ? Ca fait du bien d'être dehors, n'est-ce pas ? Il fait si doux !
- Oui, oui..
- Vous êtes sûre que ça va ? Si vous avez besoin de quelque chose, n'hésitez pas, surtout ! Vous savez où me trouver !

Elle n'obtint qu'un hochement de tête et, fronçant les sourcils, la laissa seule. Non, décidément, Gisèle n'était pas d'humeur à parler. Elle se sentait étrangement absente, le regard de plus en plus attiré vers l'endroit, là-bas, où les trains passaient. Puis 19h00 sonnèrent à l'église du quartier et elle sursauta. Un bruit se fit entendre, un roulement familier, saccadé. Comme il se rapprochait, elle appuya sa canne sur le sol et d'une main tremblante, se leva par étapes, écoutant toujours. Alors, un sifflement lointain retentit, aigu, prolongé. Le corps maladroit accéléra le mouvement. Le regard de la vieille dame était devenu fixe, l'esprit fermé aux bruits extérieurs et aux regards curieux. Elle s'engagea dans la grande rue qui menait à la gare et plusieurs passants se retournèrent, se demandant où allait cette silhouette au corps figé et aux mouvements saccadés, serrant convulsivement son sac.

Elle atteignit le quai sans que personne n'eut interrompu sa longue marche. Elle ne reconnaissait pas les lieux, ils avaient curieusement changé depuis son retour et pourtant, elle se dirigea sans hésiter sur la voie la plus proche. Puis, reprenant son souffle, elle tourna la tête et observa les alentours. Un étrange silence régnait et à part un ou deux voyageurs qui la regardait avec un sourire qu'elle ne saurait définir, personne n'arpentait le trottoir, balayé par une petite brise poussiéreuse et chaude.

Et là, devant elle, se dressait le fameux train qui l'avait si souvent intrigué. Il était bardé de couleurs plus vives les unes que les autres et sa longueur était indéfinissable. Tandis qu'elle s'approchait, la porte d'une voiture s'ouvrit. Gisèle se sentit comme aspirée, sans plus aucune volonté.

L'image un peu floue de son appartement lui apparut, pièce par pièce, ainsi que le visage souriant de son mari, de sa fille, de ses petits-enfants.

Puis, dans un dernier effort, elle grimpa sur le marche-pied et s'engouffra dans la voiture. Elle respira tout de suite une odeur feutrée, comme du neuf, du jamais servi. Elle n'avait que l'embarras du choix, tous les sièges étaient libres. Après quelques secondes de réflexion, elle s'assit doucement, posa sa canne et son sac et attendit.

En même temps qu'un souffle chaud à l'intérieur de son corps, un bruit singulier se fit entendre et le train s'ébranla lentement. Gisèle vit les rails qui bougèrent et le quai qui s'éloigna. Alors, comme l'engin accélérât, la vieille dame ressentit un bien-être indescriptible l'envahir, quelque chose qui irradiait jusqu'au plus profond de son âme. Elle



ferma les yeux et toute douleur disparut pour faire place à une langueur délicieuse, une légèreté infinie.

La légèreté d'un ange.